

Markos Zafiroopoulos
Les mythologiques de Lacan.
La prison de verre du fantasme :
Œdipe roi, Le diable amoureux, Hamlet¹

• Marie-Jean Sauret •
• Dina Germanos Besson •

Cet opus s'inscrit dans l'ambitieux projet de Markos Zafiroopoulos d'élucider l'histoire de la pensée de Lacan – projet largement amorcé dans ses ouvrages précédents et qui annonce une suite de « mythologiques ». Découlent de ce travail entamé une proposition de périodisation de l'enseignement de Lacan que nous ne discuterons pas, et une démonstration argumentée du transfert croisé entre Lacan et Lévi-Strauss avec lequel le présent ouvrage se lit et se lie. Markos Zafiroopoulos part de ce qu'il propose comme la résolution lacanienne du passage de la nature à la culture, passage constitutif de l'humain. Sur ce point, l'auteur donne le sentiment que la psychanalyse en occuperait désormais le lieu et en serait le symptôme – ce qui, soit dit en passant, révèle la couleur « antihumaniste » des attaques actuelles contre la psychanalyse.

Revenons un instant sur le Lacan « mythologue ». À suivre cet ouvrage, ce Lacan, d'une part, « revisiterait dans une logique proprement structuraliste un corpus de mythes qu'il construit comme un objet de recherche », et qui lui permettrait de résoudre, ainsi que nous l'avons avancé, le problème de la faille entre nature et culture : Markos Zafiroopoulos, c'est l'une des thèses de l'ouvrage, l'homologue ni plus ni moins qu'à la passe (p. 18). Le parcours illustré par le héros du mythe, Antigone, Œdipe ou Hamlet, serait homogène à « la prison de verre du fantasme », pour reprendre le sous-titre. Le héros désignerait la place d'un acte « libre » par lequel le sujet s'arracherait à la structure du signifiant – donc à la culture – tel que le mythe (ou la tragédie) « lui donne forme épique ». Comment entendre cet « arrachement » : comme émancipation d'un

1. Markos Zafiroopoulos, *Les mythologiques de Lacan. La prison de verre du fantasme : Œdipe roi, Le diable amoureux, Hamlet*, Toulouse, érès, coll. « érès poche », 2017.

destin, comme chance d'une rencontre en quelque sorte du sujet avec le réel qu'il est ?

Bien sûr, les mythes traitent de points particuliers que l'examen de Lacan met en ordre. Le moins important n'est pas ici l'extraction du Nom-du-Père comme signifiant d'exception sur la voie de ce que Lévi-Strauss avait désigné lui-même ainsi (ou signifiant flottant, symbole zéro, symbole à l'état pur, symbole du symbole en quelque sorte). C'est ce symbole, construit structurellement par Lacan, qui est refoulé dans la névrose et rejeté dans la psychose, démontrant s'il était nécessaire que le sujet est enfant du langage avant que d'être fils de famille (p. 29). Cette conception contiendrait en germe l'annonce tardive de la pluralisation des Noms-du-Père dont Allah pourrait être une figure (p. 31) : il y aurait d'ailleurs une sorte de paradoxe apparent à ce qu'Allah soit un nom du père alors même que le Coran réclame qu'il ait engendré.

Mais Lacan est mythologue en un second sens, moins évoqué ici, celui qui l'amène à forger ses propres mythes, ses fictions, ainsi que Freud avec sa sorcière métapsychologique ou *Totem et tabou*. Il s'agit alors sinon de saisir du moins de cerner un réel impossible à appréhender autrement : cf. le mythe de la lamelle par exemple (« Position de l'inconscient » p. 846), en un autre sens directement emprunté à Lévi-Strauss, « le mythe individuel du névrosé », encore le très beau mythe de la main qui s'avance dans l'amour (Séminaire, livre VIII, *Le transfert*) ou celui de la mante religieuse (même séminaire), voire de l'invention de « l'amour » entre homme et femme (séminaire XX, *Encore*). Certes, nous concédons qu'il ne s'agit pas là de grands récits,

mais néanmoins d'un traitement par la « fixation » (Lacan).

Or il y a un troisième sens justement proche du précédent : le mythe, même approché par le structuralisme, présente une dimension mythique irréductible – ainsi de l'épinglage du signifiant au signifié, le point de capiton, dont Markos Zafiroopoulos se sert pour s'orienter et démontrer la fonction du signifiant du Nom-du-Père, avec cet effet particulier qu'est le phallus. Lacan qualifie précisément le phallus de pointe irréductible et extrême du mythe.

Nous partageons la visite que M. Zafiroopoulos effectue du mythe d'Œdipe, son déchiffrement de la logique du fantasme dans *Le Diable amoureux*, sa lecture d'Hamlet (limitée aux séminaires de la période étudiée), démontrant le glissement qui s'opère chaque fois de Freud à Lacan (nous y renvoyons le lecteur). Outre la construction du père, Œdipe permet à Lacan de faire valoir en arrière-plan « la loi de la mère » ; la logique du fantasme construit par le sujet consiste en l'érection d'une défense contre le vouloir de la mère, ce qu'illustrent Cazotte et son chameau diabolique ; enfin, Hamlet complète le tableau : le fantasme est adressé au père et il importe de saisir la place que le regard et la jouissance de ce dernier y occupent. On se déplace d'Œdipe à Hamlet comme on passe de « l'homme ancien », libre devant l'acte commis sans même le savoir, pas même au plan de l'inconscient (il n'a pas de fantasme), à « l'homme moderne » inhibé par le savoir quant à l'acte, aux prises avec un savoir insu (le fantasme)...

Une remarque plus épistémologique qu'analytique est liée au fait que Markos Zafiroopoulos proteste contre ceux qui

récusent que Lacan ait été structuraliste. Mais ne peut-on tenir cette protestation comme émanant de Lacan lui-même ? Et, du coup, est-ce que Markos Zafiropoulos défend Lacan contre Lacan ou fait-il valoir la dimension structuraliste (que Lacan reconnaît, bien sûr), mais alors au regard de quelle autre dimension qui ne rentre pas dans le structuralisme ? Ainsi, si Lacan avance bien dans sa « réponse aux étudiants en philosophie » que « la psychanalyse comme science sera structuraliste jusqu'au point de reconnaître dans la science un refus du sujet », il s'en démarque de multiples fois – à Pierre Daix, lors de ses discours à l'ORTF, (dans les mêmes termes) à la RTB, à Gilles Lapouge, à François Wahl, à Michel Foucault, à Emilia Granzotto. On trouve dans ses articles et séminaires après la publication des *Écrits* d'autres marques de démarcation : dans ses notes pour *D'un discours qui ne serait pas du semblant* où il évoque « la notion figée du terme de structuralisme », ne voulant « pas paraître se rallier à cette salade » et se déclarant finalement « opposé à l'emploi de ce terme », dans ses interventions à la *Columbia University*, jusque dans « L'étourdit » où il en récuse la vulgate. La dernière référence dans un séminaire figure dans *Encore*, le 10 avril 1973 : « Ce que j'avais, en écrivant *lalangue* en un seul mot, c'était bien ce par quoi je me distingue du structuralisme, pour autant qu'il intégrerait le langage à la sémiologie – et ça me paraît être une des nombreuses lumières qu'a projetées Jean-Claude Milner. Comme l'indique le petit livre que je vous ai fait lire sous le titre du *Titre de la lettre*, c'est bien d'une subordination du signe au regard du signifiant qu'il s'agit dans tout ce que j'ai avancé. »

Avec *lalangue*, bruitage continu qui transgresse la langue d'usage et le dire articulé, Lacan inaugure la linguïstie, subvertissant les concepts linguistiques. Il ouvre ainsi la voie à la façon dont le psychanalyste saisit la linguistique, introduisant la coupure qui constitue la marque du sujet. C'est cette subversion, hybridation, donnant à voir le style de l'inconscient, qui lui permet de s'affranchir du structuralisme.

L'hypothèse qui se dégage, non contradictoire avec la perspective dans laquelle Markos Zafiropoulos nous engage, est que ce n'est pas la même voie qui, d'une part, conduit l'humain à recourir au mythe pour donner un sens au réel insaisissable, et que, d'autre part, Lacan emprunte pour en extraire la structure du sujet qui se réalise à travers le mythe. Nous partageons – répétons-le – le point de départ, l'impossible capitonnage du signifiant à un signifié quelconque et encore moins au réel. D'où l'énigme insoluble du réel que le sujet est à ses propres yeux et qu'il traite en substituant à l'insatisfaisant « être de mot » qui rate son « être de jouissance », un « être de lignage » en « inventant » en quelque sorte la fonction paternelle – « fille ou fils de ». Mais le père fait tout autant énigme et c'est cette énigme, entre autres, que la religion, après le mythe, traite en inventant un « premier père » hors symbolique puisque d'abord sans nom (père de la horde, tétragramme imprononçable, etc.) : *le transcendant religieux est la réponse à l'impensable du sujet*. Nous aurions là ce qui échappe au structuralisme en effet : si celui-ci est capable de fournir la structure et la combinatoire du mythe, ne laisse-t-il pas de côté l'énonciation à quoi se réduit le

réel du sujet ici ? Et il ne serait pas contradictoire en effet d'affirmer que le père découle et de la religion si l'on peut dire et de la logique signifiante. *En quelque sorte, la psychanalyse viendrait supplémenter le structuralisme.*

Markos Zafiroopoulos insiste sur « la révolution du phallus ». À dire vrai, cette révolution accompagne, là encore, un glissement de Freud à Lacan depuis la conception imaginaire de la castration du premier jusqu'à sa définition comme opération symbolique par le second (*qui n'est pas un mythe, insiste-t-il*), qui oblige en effet à une relecture du « petit Hans ». Il y a, de l'un à l'autre, un autre déplacement corrélatif depuis l'impuissance à franchir le « roc de la castration » jusqu'à « l'impossible » du rapport sexuel. Le phallus symbolique prend alors la fonction de désigner dans leur ensemble les effets de signifiés, dont il rate comme tout signifiant le réel, ce qui le prédispose à signifier tout ce qui du réel insiste pour l'être. Il est donc le signifiant de la castration maternelle, aussi bien le point d'identification de l'enfant avant que le Nom-du-Père ne le déloge. Mais Markos Zafiroopoulos souligne un autre aspect : le rapport de la femme au phallus, qui, en tant que réelle, pourrait-on dire, s'y identifie également. Une question s'en déduit qui anticipe sur la suite de l'enseignement de Lacan, que l'auteur se refuse, lui, méthodologiquement à anticiper : comment Lacan en viendra-t-il au « pas tout » ? Tout se passe, en tous les cas, comme si le féminin entretenait avec le « pas tout » phallique le même rapport que le structuralisme entretient avec la psychanalyse.

Et si la trahison de l'amour est le sens de S (A barré) (il y a un manque

incurable dans l'Autre) qu'Hamlet nous enseigne, se pourrait-il que cet « homme moderne » ne soit pas notre contemporain pour lequel Lacan n'hésite pas à parler de « rejet des choses de l'amour », autrement dit de « forclusion » ? Sans doute verrons-nous cela abordé dans les prochaines mythologiques.

À dire vrai, nous sommes, comme lecteurs, confortés sur plus d'un point dans notre propre commerce avec Lacan et poussés sur d'autres à nous expliquer mieux. Sur le fond, nous déduisons du travail de Markos Zafiroopoulos qu'il aura donc fallu la psychanalyse, d'une part, pour repérer la « raison » du religieux, en extraire la fonction paternelle, mais, d'autre part, pour en produire sur d'autres bases la logique, et pour accueillir la solution non religieuse par le sinthome (à venir). N'est-ce pas ce que Lacan énonçait dès le séminaire sur l'*Éthique* ? « [...] si ce dieu-symptôme, ce dieu-totem autant que tabou, avance-t-il, mérite que nous nous arrêtions à la prétention d'en faire un mythe, c'est pour autant qu'il fut le véhicule du dieu de vérité. C'est par son biais qu'a pu venir au jour la vérité sur Dieu, c'est-à-dire que Dieu a été réellement tué par les hommes, et que, la chose ayant été reproduite, le meurtre primitif a été racheté. La vérité trouva sa voie par celui que l'Écriture appelle le Verbe, mais aussi le fils de l'Homme, avouant ainsi la nature humaine du Père ». Dans la suite de ce passage, Lacan distingue le Nom-du-Père du dieu qui n'existe pas, et du père réel qu'il met alors du côté du père concret : car c'est bien son désir qui en fait le réel (p. 213), ainsi que Markos Zafiroopoulos le démontre en somme avec Hamlet...

À suivre donc.